

Quelle heure est-il ?

Il n'est pas encore l'heure, ni même la minute ; il n'est que la seconde pour l'instant.

Elle seule arpente le temps sans se soucier des années, des siècles, du quart et du reste. Elle passe à travers tout, digère tout. Ni les menaces, ni les incidents cosmiques n'ont jamais réussi à l'entamer. Elle a vu tous les passés, elle sait qu'elle verra tous les avenir. Elle ne se presse pas. Elle a le temps.

Pour ne jamais l'oublier, pour mieux entendre sa résonance, on l'a mise en bocal dans les horloges. Sautant d'un rouage à un autre, elle change la durée en un interminable hoquet. Encore une minute et l'incident se produira. Celui de tous les matins. Le complot a été remonté à fond hier soir. Comme des gouttes de nitroglycérine, les secondes tombent dans les rouages du mécanisme. Plus que trois gouttes, deux secondes, une goutte... Le métal, le temps, l'espace, le silence, les chiffres, tout explose en un seul cri d'alarme qui paraît le hurlement d'une seconde prise au piège.

Le réveil vient de sonner 8 heures.

La première vérité de la journée, la plus effrayante de toutes, éclate dans un cadran : il est l'heure.

L'heure d'ouvrir les yeux.

Comme si le son m'avait d'abord éclaté dans le regard, je regarde. Je vois que je suis capable de voir. Et comme parfois dans les rêves on sait que l'on rêve, je sens de façon aussi confuse que je dois être éveillé.

Je vois aussi que, de la nuit, est sorti un vaste cocon de cou-

leur grise dans lequel les formes n'ont pas encore de contours à leur disposition. Tout hésite entre l'air, l'eau et le vide. Rien n'est volume dans cet espace. J'y bascule au ralenti, recroquevillé sur moi-même, encore enfermé dans la chaleur moite de la chute qui m'a emporté hier soir, m'arrachant à la journée d'un passé déjà si lointain qu'il ne me laisse plus le moindre souvenir. Il n'y a plus, il n'y aura plus jamais d'hier soir. Pas davantage d'hyèrematin. Aujourd'hui seul apprend à se composer un présent pour se faire un passé dans un avenir très proche. Je n'aurais donc dormi qu'une seule nuit ? Mais comment savoir si certaines nuits n'engloutissent pas plusieurs siècles et comment mesurer la différence entre une minute et dix ans de sommeil ? Et en admettant même qu'entre la veille et ce matin il ne s'est écoulé que quelques heures, comment savoir de quel monde je suis parti, sur quelle rive je viens de me retrouver ? Dans le même siècle, dans la même durée, à la même latitude de la réalité ou du cauchemar ? Cela aussi reste à prouver.

Avec la couleur qui me rentre dans le regard comme une eau trouble me parvient cependant une certitude visqueuse, comme faite d'une grande mollesse convertie en ondes mentales : celle d'être arrivé quelque part, de devoir prendre contact.

Mais prendre contact avec quoi ?

## **La matinée**



Et comment prendre contact ?

Il me faut avant tout retrouver mon corps que je ne sens plus en moi. Il a dû glisser pendant la nuit, se dissoudre peut-être. Je vois cependant. Rien de très particulièrement frappant, mais je vois. Tu vois, donc tu es. Cela ne me paraît pas si logique. Les aveugles, qui généralement ne voient pas, n'en sont pas moins pour autant. Il faudra approfondir cette question. Demain. Ou plus tard.

Je me redresse.

Pas de doute : comme tous les matins à cette heure, il fait jour. Cela me déçoit un peu. On ne dira jamais assez combien ce cycle de nuits remplies de ténèbres et de journées inondées de lumière peut être monotone. Il paraît toutefois qu'il n'y a aucun changement à espérer de ce côté avant quelques années.

Je constate aussi que le temps paraît bien sombre dans l'appartement. Couvert, mais sec heureusement. À cela aussi il faut se résigner : les saisons d'intérieur deviennent de plus en plus nuageuses. Je me rends compte que, non seulement je constate, mais que déjà j'essaie de penser. À quoi pense-t-on quand on ne pense à rien ? En réalité, je ne pense pas, je fatigue. C'est cela : pour l'instant, je ne suis que la conjugaison au présent d'une fatigue grise. Voilà que peu à peu elle se précise. Je commence à comprendre que j'ai un peu mal à la tête, vaguement aux reins. Je me demande pourquoi. Je pense de plus en plus. Et déjà une sorte de sixième sens me fait savoir qu'il faut. Quoi ? Qu'importe. Il faut. Un doute cependant

m'envahit. Ai-je vraiment entendu le réveil sonner ou l'ai-je simplement rêvé ? Pour fuir ce dilemme privé de sens, je me lève. D'ailleurs, je sais bien que je n'ai pas rêvé. Même dans un cauchemar, jamais je ne ressentirais une telle lassitude.

Un instant j'hésite, perplexe. Je me sens tellement à ras du sol ce matin. Je me tâte, je constate que j'ai pourtant mes deux jambes. Tout va bien. Avec un corps au complet on peut affronter n'importe quelle journée. Même une journée sans dimensions, sans durée précise, sans événement, sans contours, limitée à son indéfinition. La présence d'un corps est-elle bien utile en pareil cas ? Grave question. Autant donc ne plus y penser. Et puis quoi, quand j'étais incorporel, il y a quelques années, je n'étais pas plus heureux pour autant. Alors ?

Pour commencer, comme tous les matins, je vais ouvrir le compteur à air. Car j'habite une chambre qu'envahissent des émanations de gaz nocif dès que le jour se lève. Dès lors, il faut mettre en action sans délai un système de pompes pour chasser les gaz et les remplacer par de l'air riche en oxygène. C'est pratique, mais coûteux. Le cube d'air n'est guère économique en cette saison, le mètre non plus, et le Centre de Distribution d'Air Familial en profite largement. Il est vrai que, si je n'utilisais pas l'oxygène domestique, je tomberais automatiquement dans la catégorie des forfaitaires et je devrais, de gré ou de force, payer la taxe de compensation pour l'air non utilisé. Le Centre a tout prévu, même le cas de ceux qui se sont habitués à vivre sans respirer.

Cela fait, je ne crois pas inutile de consulter mon agenda de chambre que je considère depuis des années comme ma véritable mémoire. Un bref coup d'œil suffit à me faire comprendre qu'il me sera de peu d'utilité. Toutes les pages de cet agenda sont vierges de notes et les allusions au calendrier, imprimées en rouge, fort rares. Çà et là, je vois bien quelques